

AU DELA DU PRINCIPE DE PLAISIR

SESAM de mars 1982 à mars 1984

Notes explicatives :

- Les textes en caractère gras sont des phrases de Freud (traduction de Laplanche & Pontalis in Essais de psychanalyse PBP 1984. La référence des *Œuvres Complètes* est également indiquée).
- Les textes en italique sont la transcription de notes ou d'un enregistrement pris au cours d'un séminaire
- Les textes en écriture droite sont écrits par Denis Vasse : ils ont été distribués au Séminaire de Samedi. »

Chapitre I

Essais de psychanalyse p. 43

OC. XV p.277

Dans la théorie psychanalytique, nous admettons sans hésiter que le principe de plaisir règle automatiquement l'écoulement des processus psychiques.....

NOTES Dès le départ, Freud part sur un principe : ça se passe comme ça. Ça obéit à un élément constituant : c'est l'articulation du commencement et de la fin en tant qu'elle a un rapport à l'origine. Comment dire qu'une loi fonctionne ? Dire qu'elle est à l'origine, c'est dire qu'elle touche tout le principe de plaisir. Elle a donc rapport à l'origine et est constituante

Processus psychique. Freud parle ici du principe de fonctionnement d'un appareil. Une confusion risque de s'opérer entre le fonctionnement d'un appareil et le fonctionnement de l'homme. Il s'agit bien ici du fonctionnement d'un appareil et non de l'homme ce qui différencie et établit un écart radical avec tout système moral ou philosophique. Le psychisme, c'est ce avec quoi nous sommes appareillés pour entrer en contact et en relation avec autrui. Il ne faut surtout pas confondre l'appareil psychique et le bonhomme, sinon, on tombe dans une nosographie redoutable.

Freud ne définit pas « plaisir » et « déplaisir » : il s'intéresse à la moindre tension : il parle de comment ça fonctionne, à d'autres de parler de la signification

... nous croyons que celui-ci (l'écoulement des processus psychiques) est provoqué par une tension....

NOTES Le rapport entre l'excitation et sa décharge est la définition de la tension. Il parle d'augmentation de la tension pour le déplaisir et de diminution de la tension pour le plaisir. Il reste bien dans l'appareil : il n'y a pas d'intentionnalité.

p. 44 & 1

p. 278 & 1

Nous nous sommes décidés à mettre en rapport le plaisir et le déplaisir avec cette quantité d'excitation présente dans la vie psychique qui n'est liée en aucune façon

NOTES « Pas liée » veut dire déliée à une ou des significations : il n'y a pas de butée. Si c'était lié, ce ne serait plus automatique.

p. 45 & 1

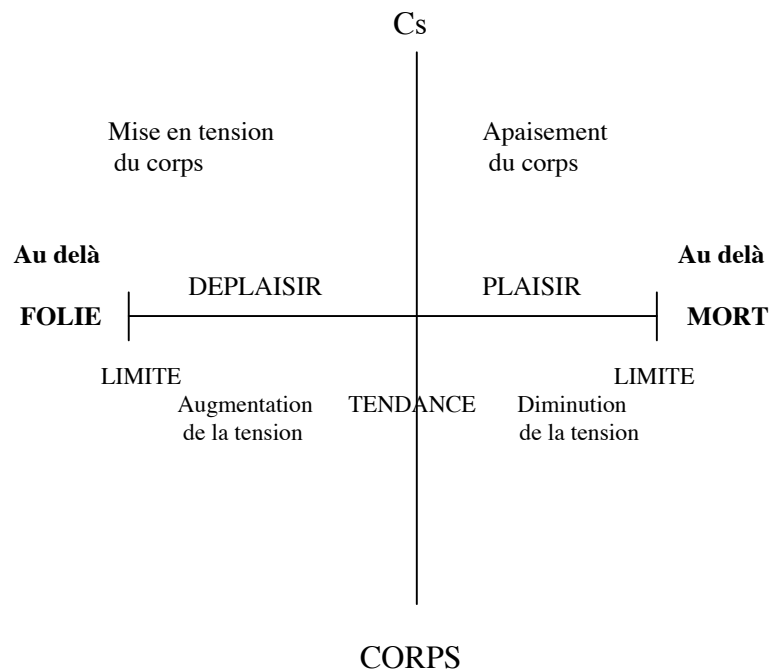
p. 278 & 2

Schéma de FECHNER

"...tout mouvement psychophysique qui passe le seuil de la conscience est affecté de plaisir dans la mesure où, au-delà d'une certaine limite, il se rapproche de la stabilité complète, et affecté de déplaisir dans la mesure où il s'en éloigne au delà d'une certaine limite..."(Fechner)

...l'appareil psychique a une *tendance* à maintenir aussi bas que possible la quantité d'excitation présente en lui ou du moins à la maintenir constante.

NOTES Il y a un seuil caractérisé par deux limites (ne pas confondre seuil et limite). L'au-delà signifie la limite. Il n'y a pas de limites qui ne se caractérise par un au delà



NOTES L'angoisse signale qu'il y a une limite à ne pas dépasser, sinon c'est la folie ou la mort. Aller vers le plaisir sans limite c'est la mort pour éviter la tension. Le non évitement de la tension se trouve dans le déplacement du seuil et les deux manières d'éviter le passage du seuil c'est la folie et la mort.

Dans la névrose, il y a un constant compromis entre les deux tendances. Il y a un refus de savoir où ça se passe et de

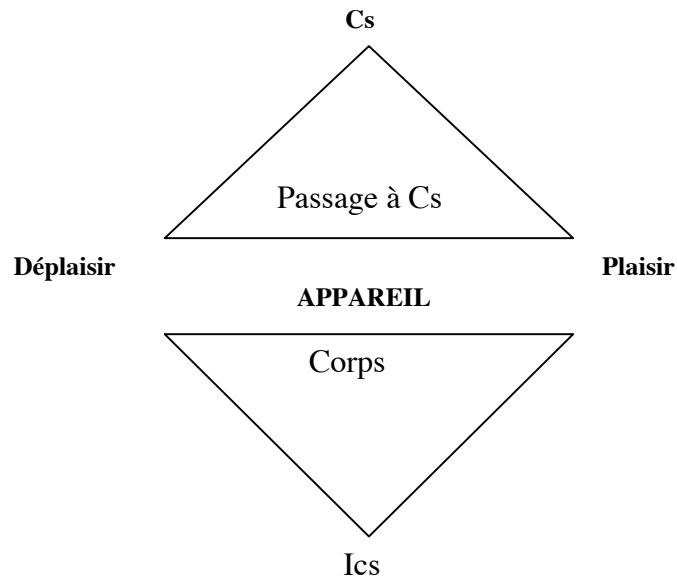
symboliser les ressentis du corps, ou du moins il y a une limite à ce ressenti.

- Le Cs est régi par la contradiction : on est « mal dans sa peau ».

- Le fonctionnement pulsionnel est du côté de l'Ics

- Le passage à l'acte, c'est vouloir franchir un seuil, une limite sans savoir où ils se trouvent, diminuer une tension sans savoir où elle se trouve.

Nous sommes appareillés d'un corps et d'un passage à la Cs



I - Première inhibition (de déplaisir) : le principe de réalité.

p.46 & 2

p. 280 & 2

Le premier cas où l'on rencontre une telle inhibition du principe de plaisir nous est bien connu : il est dans l'ordre.

.... Le principe de plaisir est relayé par le principe de réalité

NOTES A propos des mots impératif, règle, principe, automatique... Le processus primaire obéit au principe du plaisir / déplaisir: c'est l'automatisme du processus primaire

TEXTE DE D.V. En tant que relais du principe de plaisir, le principe de réalité introduit une *différance* (Derrida) : la domination du principe de plaisir est différée. Il lui est imposé un suspens nécessaire aux modifications des conditions pour que la satisfaction ait lieu.

Le fait d'être différé, suspendu, articule le plaisir :

- au temps (qui n'est pas l'espace),
- à l'attente (la pulsion n'est pas le désir),
- à la suspension (frustration, renoncement).

Nous devons dire cependant qu'en toute rigueur il est inexact de parler d'une domination du principe de plaisir sur le cours des processus psychiques

NOTES. Or Freud donne un démenti à cette affirmation du principe de plaisir. . "En toute rigueur" vient ébrécher ce qui se donne comme impérativité du fonctionnement.

Le principe, c'est ce qui rend compte de l'ordre et pour que cet ordre soit radicalement impératif, il faudrait qu'il n'y ait qu'un seul principe. L'impérativité n'est toutefois pas la domination.

*Donc : - premier principe : le principe de plaisir- déplaisir
- deuxième principe : le principe de réalité.*

Dans l'analyse, on a parfois tendance à ne pas tenir compte du principe de réalité sous prétexte que Freud a parlé du principe de plaisir.

p.46 & 2

p. 280 & 3

Sous l'influence des pulsions d'autoconservation du moi, le principe de plaisir est relayé par le principe de réalité...

... il exige et met en vigueur l'ajournement ... le renoncement... la tolérance provisoire... long chemin...longtemps...

NOTES Les difficultés sont rencontrées dans le monde extérieur à cause « du principe de réalité » qui met un obstacle à la réalisation du plaisir.

Les pulsions d'autoconservation sont mises en danger : c'est un conflit et un relais dangereux du fait du retard qu'il impose à la satisfaction, ce qui introduit la notion du TEMPS.

TEXTE DE D.V. On peut percevoir qu'avec l'articulation des deux principes s'introduit la question du temps et « l'assomption » du sujet. Ce temps est assumé par le désir, habité par lui activement dans l'attente que "ça arrive". Le passage à l'activité transforme le monde extérieur (déplacement, modification de l'espace et des conditions) en obéissant à une loi - celle des médiations. Une telle loi ne régit pas l'immédiateté imaginaire comme principe qui autoriserait la satisfaction toujours pulsionnelle et non refoulée. Entre le principe du plaisir et le principe de réalité, s'ouvre l'espace de la LOI, celle de la parole et du contrat qui inscrit au lieu de l'Autre la dimension du mensonge et de la vérité, aussi bien que la problématique de la présence et de l'absence. Disons que s'ouvre ici le temps des préliminaires (de l'amour) qui ne sont pas négation du désir et des pulsions mais qui organisent le temps - dans l'ordre d'une volonté en acte - pour leur réalisation.

L'introduction du temps et le renvoi au désir du sujet me paraissent ici fondamentaux. Il n'a pas été souligné par Freud. Mais ce temps-là (nécessaire à l'accomplissement), met en échec l'automaticité pulsionnelle : il la brise, la diffère, la reporte à plus tard (ce plus tard qui, dans la névrose, s'absolutise en trop tard). Cette différence fait écrire à Freud (p.45) :

"Nous devons dire qu'en toute rigueur, s'il est inexact de parler d'une *domination* du *principe de plaisir* sur le cours des processus psychiques", on ne peut plus parler alors que d'une tendance à la domination mise en échec pour un temps. (Y a-t-il un rapport avec ce que Lacan pointe sans cesse comme un ratage ou un échec ?)

NOTES

I - *Le temps est transformé en « attente ».*

La rencontre avec une personne ou des gens qui ne veulent pas écouter m'empêche de parler. Attendre plus ou moins consciemment la satisfaction d'une pulsion est le temps commun de la croissance.

Ce qui met obstacle au principe de plaisir-déplaisir dans le rapport au monde extérieur avec les autres, c'est le désir et la parole de l'autre qui font que nous ne sommes pas immédiatement satisfaits. Les autres existent avec nous dans un rapport harmonieux ou conflictuel qui nécessite le déroulement du temps de la parole.

La demande est en effet le lieu majeur du rapport du sujet à l'autre : elle le fait entrer dans le temps de la génération.

Dans ce premier cas, la mise à mal du principe de plaisir-déplaisir oppose une impossibilité face à l'immédiateté de la satisfaction.

Dans une telle figure, nous sommes en face du temps historique, du temps qui naît de nos rencontres avec les gens qui ne veulent pas immédiatement ce que nous voulons : la satisfaction de notre pulsion. Alors, le temps de la parole partagée fait qu'on grandit avec l'autre.

II - Deuxième inhibition dans l'appareil psychique : le conflit pulsionnel qui conduit au refoulement.

p.47 & 1
p. 280 & 3

Une autre source de libération de déplaisir...provient des conflits et des clivages qui se produisent dans l'appareil psychique...

NOTES *Dans ce deuxième cas de figure, le temps intérieur qui introduit la contradiction à laquelle nous sommes soumis est celle du temps présent.*

Le moi est alors conflictuel. Il est le lieu où se passe le refoulement. Il vise à une unité avec l'autre et, en lui, il trouve un obstacle. Le clivage se produit dans le moi. Ce qui fait la névrose est que, constamment, nous choisissons dans le conflit moi-même une pulsion relative à ce qui nous divise. On ne peut sortir de la névrose qu'en reconnaissant qu'on est le lieu d'un conflit et en cessant de vouloir, au prix de la pulsion la plus forte, établir une harmonie.

L'attente est le contraire de l'immédiateté. L'attente est la manière d'assumer à la fois le désir et ce qui s'y oppose.

L'analyse rend constamment attentif au moment présent de la cure. De là, tout se réorganise et se « ré-origine » à chaque moment.

Quand, dans une analyse, un patient dit : "Tout va bien, c'est merveilleux", nous sommes dans l'ordre du dédoublement. Que se passe-t-il ? Une telle unité imaginaire est la marque d'un clivage ou d'un refoulement radical qui permet ce soi-disant contentement.

Le pervers nous apprend ce qu'est le clivage. Pour lui, le bénéfice du clivage tient au fait que, d'un côté comme de l'autre, ça baigne dans l'huile ou c'est la catastrophe. L'alternance dans laquelle il se trouve et soumet les autres est le symptôme majeur du clivage de son moi.

Le dédoublement s'oppose à l'attente. Il est la prise en compte dans le temps de l'image, de quelque chose qui fait que « ce n'est pas là », mais que « ça va venir ».

TEXTE D.V. L'incompatibilité entre le but de la pulsion, sa poussée et sa tendance.

C'est au nom de la censure ou de la loi que la pulsion peut être satisfaite et que ses représentants vont être refoulés. Le clivage interne maintient dans l'inconscient le refoulement de la source, de la poussée et du but de la pulsion. Il coupe ou ne tient pas compte du développement de la tendance, de son but et de sa satisfaction (47).

p.47 & 1

p. 280 & 2

Le processus de refoulement opère alors un clivage entre elles (les pulsions isolées) et cette unité (du moi) : elles sont maintenues à des stades inférieurs du développement psychique et coupées, pour commencer, de la possibilité d'une satisfaction.

TEXTE DE D.V. Pour *commencer*, on peut percevoir que la *coupure* peut s'instaurer à plusieurs niveaux :

- d'abord, entre poussée et satisfaction.
- ensuite, entre poussée et source.
- pour finir, entre ce qui sépare et ce qui lie - à partir de la perception interne d'un dédoublement de la source et de "l'unité englobante du moi" (47). Alors se réalise logiquement le dédoublement de la tendance, le clivage et l'évitement du conflit psychique.

Une bouche qui mange et qui parle, par exemple, se substituent imaginativement et névrotiquement deux bouches. Une qui mange et une qui parle : ce qui supprime la bipolarité conflictuelle et suspensive de tous les trous du corps. Toutes les zones érogènes font « bord » : il donne lieu à un retournement, à une rupture de la tendance dans la mesure où -par exemple - la bouche doit s'arrêter de manger (suspension) pour sourire ou pour parler et doit s'arrêter de parler pour manger.

Si le "bord" par lequel "le principe de plaisir" passe dans le "principe de réalité" et vice-versa l'immédiateté de l'un se soude à la médiation de l'autre. Alors il n'y a plus de médiation temporelle. L'espace-temps se réduit à une surface circulaire, un disque. Il tourne à vide dans la tête et les deux surfaces ne sont "accessibles" que dans un indéfini et immédiat retournement (comme on retourne un disque). Dans une telle figure, il n'y a pas d'histoire, pas d'entrée dans le temps de l'attente, pas d'organisation de l'espace. Là où il devrait y avoir "assomption jubilatoire du sujet", il y a mise en retrait des mots et du corps.

Il en résulte dédoublement ou délire cicatriciel dont une des marques la plus fréquente est que "ça tourne en rond" sans qu'il y ait de butée, d'ébréchure sur le bord qui permette l'engrenage du disque sur un autre. Rien ne vient articuler dans un effet de sens "réalité intérieure" et "réalité extérieure" . Elles s'équivalent. Le "bord" ne fait pas "bouche" ni "oreille".

Ce bord met obstacle à la parole, prisonnière d'une circularité immédiate, d'un espace sans limites et d'un temps sans présent, sans déchirure. Cette boîte noire confisque la lumière de la parole, la tension du désir ignorant qui s'ignore. Les sensations organiques se confondent avec les perceptions du sujet, les os avec les articulations brisées de fatigue jusqu'au dédoublement de la personnalité.

C'est seulement dans l'attente médiatisée par la promesse d'une rencontre que le désir sort de l'ignorance de son ignorance et que surgit le sujet.

Cette circularité emprisonnante où tout s'inverse dans la perpétuelle dénégation de la différence est telle qu'elle est aisément repérable dans certains cas.

Clinique

Je dis, par exemple, à un patient que je ne serai pas là tel jour. Il vient ce jour-là et dit dans la séance qui suit : "vous m'aviez dit de venir tel jour" et il répète mot pour mot ce que je lui avais dit. Ou encore, une patiente, à la fin d'une séance, se trouve sans argent et demande : "Vous préférez que je paye la prochaine fois ou que je vous donne un chèque ?" Je lui dis de me donner un chèque et la réponse (!) vient raide comme balle : "Bon, eh bien d'accord, je vous réglerai la prochaine fois"!

Un jeune homme rêve.

- Première partie du rêve : il rencontre des amis d'enfance, des copains d'école qu'il a connus jadis et qui sont avec leurs femmes. Eux sont mariés, lui, pas.

- Deuxième partie du rêve : épouvantable. C'est une bouche ouverte et dégoulinante, une bouche « porno » de femme qui boit et qui braille, une goulante, quelque chose de dégueulasse et qui suce une sorte d'objet qu'il retire de là et qui est une petite tête, malformée qui tient de l'amas de chairs et du pénis ... "C'est comme un disque qu'on retourne" dit le jeune homme.

Derrière l'immédiateté mondaine de la moralité du milieu, derrière l'imaginaire mortel d'un agencement familial sans parole véritable, il n'y a que l'agitation orgiaque d'un corps qui se morcelle. Il est en proie à des pulsions sans repères et sans direction. L'orgie est la face cachée de l'orgueil imaginaire : la colère et le refus dont il est le lieu ne peuvent se dire. Ils passent directement dans l'orgasme, dans la débauche orgastique et destructrice.

Orgueil, orgasme et énergie ont la même racine et la violence de la confusion apparaît là où les trois mots n'articulent plus les trois ordres auxquels ils appartiennent.

Alors la colère qui s'ignore devient clastique. Elle ne se donne plus à lire que comme orgueil de l'autoposition de soi par soi (redoublement de l'imaginaire). Dans cet orgueil du « moi », la colère se trouve confondue avec l'énergie de la vie qui se manifeste dans l'orgasme et qui marque l'acmé et la fin de la tension.

Dans la chute de l'imaginaire, ces différentes sphères s'articulent selon la loi des hommes. Dans cette bascule, tout se télescope dans une confusion de la vie et de la mort. La corruption, le pourrissement du sens, la relation fausse dénie les limites du "paradis perdu" de notre toute puissance imaginaire.

Ce mouvement suspensif fait "bord" entre immédiateté et médiation. Il lie structurellement - par exemple chez le bébé - l'attention aux paroles de la mère à la satisfaction de l'appétit. Cependant, il les lie en les séparant dans l'espoir de la rencontre. Il en résulte que la suspension, pour un temps, structure la refente du sujet et du moi. Il articule l'automatisme pulsionnelle, le principe du plaisir déplaisir, à ce qui parle en l'autre et ordonne cette automatisme psychique à autre

chose qu'elle-même. Dans cette scansion signifiante de l'automaticité pulsionnelle indéfinie, naît l'altérité d'un "sujet" convoqué au risque de se confier à ce qui ne fonctionne pas automatiquement mais qui dépend d'un Autre.

La radicalité de cette altérité à laquelle il prend le risque d'être soumis (par amour) le jette dans les bras de l'autre et le renvoie à ce qui parle en lui de l'autre et de lui-même. Alors il l'appelle pour manger (se satisfaire), il lui sourit ou lui parle. À ce qui parle en lui de satisfaction selon l'automaticité du principe de plaisir déplaisir, se substitue - dans la satisfaction ou dans l'insatisfaction - ce qui parle gracieusement de lui, après la satisfaction ou dans l'attente confiante¹. La satisfaction éprouvée ou promise s'inscrit dans le registre du don qui libère de l'automaticité tyrannique. Et la demande - quand elle se répète - se développe dans la "foi" (attente). Ce qui une fois et plusieurs fois a été donné le sera à nouveau gracieusement.

Si tout cela est pertinent, est-il alors impertinent de dire que le principe de plaisir déplaisir régule le fonctionnement (logique) de l'appareil psychique du corps de l'homme. Il s'ouvre subtilement par la médiation de la parole sur la question du temps - qui est celle du sujet dans un corps - et, donc, du sujet historique ?

La castration symbolique (F.Dolto).

Le principe de plaisir est suspendu pour un temps, différé par le principe de réalité : c'est dans ce suspens que s'inscrit l'opération de la castration symbolique. Cet écart n'est pensable que dans la référence à une loi. Elle interdit l'immédiate réalisation du plaisir et/ou l'immédiate réalisation du déplaisir. Elle branche la pulsion sur une attente et elle lui interdit aussi son retournement en contraire immédiat. Cela ne se fait que dans l'ordre d'une parole qui témoigne du désir de l'Autre.

A l'articulation des deux principes, la différance (Derrida) permet l'espace-temps nécessaire à la réalisation de la pulsion c'est-à-dire son but et sa fin. Cela

¹ (1) Structure symbolique. Principe de "réalité". LACAN. Les formations de l'Œs. 1957-58 Jean-Bertrand Pontalis p. 10 et 11.

« C'est donc bien sur l'axe du rapport primordial de l'enfant à sa mère que se constitue la première "réalité" mais il est impossible d'en rendre compte uniquement par la relation du désir avec un objet - qui le satisfèrait ou non. D'emblée nous avons reconnu un repérage triangulaire de l'enfant, non par rapport à ce qui donnera satisfaction à son besoin, mais par rapport au désir de la mère. Ce n'est donc pas l'objet qu'il situe, mais lui-même, dans ses tentatives pour rejoindre l'objet du désir de la mère.

L'introduction du sujet à quelque réalité que ce soit n'est pas pensable par l'expérience d'une frustration. C'est pour autant que le signifiant entre en jeu que se constitue le principe de réalité. « Avant même l'apprentissage du langage sur le plan moteur et auditif, il y a, dès les premiers rapports de l'enfant avec l'objet maternel, un processus de symbolisation. Dès que l'enfant commence à pouvoir opposer deux phénomènes, il y a assez, avec les quatre éléments introduits : les deux vocables, celui qui les prononce et celui auquel ils sont adressés, pour contenir virtuellement en soi toute la combinatoire d'où va surgir l'organisation du signifiant. Quand Freud se forme son premier modèle de l'appareil psychique, il admet que le type d'inscription mnésique qui répond de façon hallucinatoire à la manifestation du besoin est un signe (cf. lettre à Fliess n° 52, p. 156) ; non cette sorte de leurre qui peut éveiller le besoin, sinon le remplir, mais quelque chose qui, en tant qu'image, se situe déjà dans un rapport symbolique : témoin le jeu de la présence et de l'absence lié à des éléments signifiants discrets. »

implique que, bien que différée, la réalisation aura lieu par la médiation d'une rencontre dont, à terme, le plaisir dépend. Il n'y a *de différence* que dans l'horizon d'une promesse qui fait que le petit d'homme obéit à la loi : dans l'attente. En elle, le signifiant de l'absence renvoie à la promesse d'une présence à venir - d'une rencontre. (Freud y reviendra au chapitre II avec le jeu du "Fort-Da").

Or, à l'articulation des deux principes naît le désir. Il ne peut être pensé hors d'une inscription dans le temps et dans l'espace du corps. Le désir en ce lieu de coupure révèle la vérité ou le mensonge dans l'après-coup de la rencontre.

Le temps

p.46 & 2

p. 280 & 2

...celui-ci (le principe de réalité) ne renonce pas à l'intention de gagner finalement du plaisir, mais il exige et met en vigueur l'ajournement de la satisfaction, le renoncement à toutes sortes de possibilités d'y parvenir et la tolérance provisoire du déplaisir sur le long chemin détourné qui mène au plaisir.

1 - Si le principe de réalité diffère le principe de plaisir et le conduit "au renoncement à toutes sortes de possibilités" (46), on peut percevoir que cette interruption momentanée ou définitive de l'automatisme ouvre le champ de "l'attente" (déplaisante) (48). La suspension de l'automatisme de la satisfaction s'inscrit comme un moment de sa réalisation. Elle différencie le sujet (humain) du besoin et de l'automatisme qui le conditionne. "Ajournement", "renoncement", "tolérance provisoire", "chemin détourné", "longtemps" : Tous les mots que Freud introduit pour développer le relais qui mène au plaisir sont de la série temporelle. Ils inscrivent le "moi" dans un souci de conservation, dans un "continuum" qui lui fait "éprouver" le risque de sa chute et de sa disparition dans l'immédiateté de l'insatisfaction. Cette ouverture au temps est ouverture, nouage à la parole. Elle ne se développe que dans la notion du temps, dans l'acquiescement ou le refus des satisfactions pulsionnelles.

Par la parole et dans le temps, l'automatique et le non automatique se rencontrent, se repèrent, se distinguent en rendant compte de l'articulation de l'immédiateté pulsionnelle à la médiation temporelle : dans cet écart impensable sans la parole, fait irruption, avec elle, l'ordre du symbolique. Dans la parole, l'automatisme du principe de plaisir se trouve nouée la demande et, en même temps, différée de son immédiateté, de l'immédiateté inhérente à la problématique pulsionnelle.

Cenœud introduit la notion de direction, de sens, d'histoire et en rend compte. Pontalis écrit dans le séminaire 53-54 de Lacan : "La première année du séminaire a consisté essentiellement, à propos des "Ecrits techniques" de Freud, à introduire la notion du symbolique comme seule capable de rendre compte de l'articulation du sens. C'est parce que quelque chose a été noué à la parole, que le discours peut, dans l'analyse, le dénouer. Dans cette perspective, le moi apparaît comme lieu de la méconnaissance. (Les formations de l'Id" 57-58). Laissons cela pour l'instant.

2 - Par ailleurs, le deuxième cas de mise en échec de l'automatisme de la satisfaction ressortit au refoulement - intra-psychique - en tant qu'il "opère un clivage" entre les revendications pulsionnelles du moi et l'unité imaginaire - immédiate - qu'il revendique. Ici nous voilà confronté à la rupture du temps, au moment présent en tant qu'il est suspension du temps et ouverture aussi à la parole

désirante : le désir prend le relais en tant qu'il assume temporairement la non-satisfaction du plaisir et qu'il se monnaie dans une demande à l'Autre dont dépend le sujet naissant.

NOTES L'urgence et la précipitation sont les problèmes du névrosé. Ce qui est impératif et urgent favorise le passage à l'acte qui ne tient pas compte du temps ni par rapport à l'extérieur, ni par rapport à ce qui se passe dans l'individu.

Dans le passage à l'acte, le psychotique perd tout rapport avec la réalité extérieure. Il n'y a pas de différence entre ce qu'il dit et pense et ce qu'il fait. Entre ce qu'il rêve et ce qu'il fait. Entre l'imaginaire et le réel.

Dans les entretiens préliminaires à la cure, et contrairement à l'analysant, l'analyste se doit de faire jouer ni la précipitation ni l'urgence.

Dans l'analyse, ce qui va se donner comme répétition impérative du déplaisir chez l'analysant ne pourra livrer son sens caché que dans la mesure où sera levée une partie du refoulement qui a transformé le plaisir recherché en déplaisir actuel.

Il y a donc introduction du temps - la durée - à l'intérieur de l'appareil psychique. Le fait que nous éprouvions comme déplaisir ce qui se donnait avant le refoulement comme recherche de plaisir est la preuve qu'il s'est passé quelque chose entre temps.

Pour modifier quelque chose du monde intérieur, l'enfant crie et demande que quelque chose du monde extérieur soit modifié. Nous sommes dans l'articulation de l'immédiateté de l'automatisme avec la médiation. La médiation appelle à tenir compte du monde intérieur dans la mesure où nous ne pouvons pas le changer si nous ne parlons pas. À l'intérieur de l'appareil psychique se fait un travail intérieur, un travail « sur soi » ; "Qu'est ce qui parle en moi". Ce qui articule le principe de plaisir et le refoulement c'est le temps en tant qu'il est extérieur et intérieur.

Le pervers dit constamment "je suis dans un temps qui n'est pas le mien". Il épouse le temps des autres au prix du dédoublement : il est très manipulateur à cause de cela. Il perçoit toujours ce qui est du désir de l'autre et se présente comme celui qui va le réaliser. Pour le pervers, l'autre représente toujours une partie de son moi, mais en même temps, quand son moi se réalise dans quelqu'un d'autre, il ne le supporte pas. On peut se demander pourquoi le pervers est malheureux. Si on est heureux de quelque chose qu'il a faite de bien, il ne peut pas le supporter et dit que c'est infect. Il n'y a ni moyen de lui faire un reproche ni moyen d'être content avec lui. Dans "Un parmi d'autres", j'ai montré comment les pervers engendrent des psychotiques car quand on est enfant, on ne peut pas se tailler sauf à se mettre dans une position intracorporelle, voire utérine. Le clivage ou le dédoublement est la manière de ne

pas assumer l'altérité du sujet parlant. Ce qui est visé est la parole en tant qu'elle est de l'autre.

Le dédoublement psychotique n'a qu'une fonction : se mettre à l'abri du pervers jusqu'au dédoublement des organes. Tous les trous de notre corps, zones érogènes, sont structurés par le fait qu'ils sont bipolarisés : la bouche, manger et parler, les yeux, voir et être vu par l'autre.

Ce qui va faire basculer un enfant dans la psychose, c'est qu'il va être dès le départ (les mois qui précèdent et suivent la naissance) livré à une attente toujours déçue. L'attente est ce qui nous branche intérieurement sur une promesse. L'attente et la promesse sont le désir de l'autre, dans la mesure où on est reconnu par l'autre.

Avec des parents pervers, le désir de l'enfant va toujours être résolu par une sucette. Cet objet ne fera fonctionner qu'une polarité de la bouche aux dépens et au mépris absolus de la parole. Ils le reconnaissent que comme un être de besoin livré dès le départ à une promesse qui ne se réalisera jamais. C'est le mal absolu.

Une patiente adulte disait parlant de sa naissance: "J'ai l'impression d'avoir redressé ma tête dans le ventre de ma mère pour ne pas sortir ». Une telle naissance ne peut être interprétée que dans la chaîne signifiante d'une histoire qui a eu affaire avec des parents pervers. Nous ne faisons jamais qu'interpréter notre naissance. C'est au nom de ce dans quoi il est né qu'un adulte interprète son refus comme refus de naître ou de renaître. Il n'y a de naissance humaine qu'à la lumière d'une renaissance dans l'ordre de la parole et du désir.

Le temps ne peut s'interpréter qu'en fonction du moment présent. Ce qui fait que quelqu'un veut renaître c'est-à-dire rentrer dans son histoire au nom de son désir, c'est qu'à la lumière de ce qui parle en lui dans le temps présent, il va pouvoir lire son histoire en se détachant de la vindicte imaginaire, c'est-à-dire prendre ses fantasmes pour la vérité de notre histoire.

Renaître en analyse, c'est devenir indifférent, au sens fort du terme, à sa propre histoire, c'est-à-dire l'interpréter selon ce qui parle en chacun de nous et non pas selon l'imaginaire dans lequel on essaie de nous faire entrer ou dans lequel on essaie de rentrer soi-même : "Ce n'est pas moi qui parle, c'est ma mère".

Chez le psychotique, la régression doit aller jusqu'au point de fixation, jusqu'à la naissance qui libère la bouche pour parler. S'il n'y a pas eu de témoin que ça parle dans un bébé, il ne peut pas croire que ça peut parler de lui en dehors de lui.

Les mères de psychotiques prennent possession de la bouche de leur enfant comme les mères de névrotiques prennent possession de leur sexe. On ne peut aider un psychotique à s'en sortir que dans l'attente qui est nécessairement souffrante et désespérante pour l'analyste. La parole dans laquelle on se tient en tant qu'analyste rend vaine toute attente de notre part car tout se passe comme s'il n'y avait pas d'Autre.

Le psychotique ne peut être convoqué dans son corps. Il va passer tout son temps à annuler les affects, les ressentis, tout ce

qui parle à partir de son corps. Ce qui parle à partir de son corps met toujours en danger l'image qu'on a de lui.

La bouche, les mots et le corps

Le plaisir et le déplaisir qualifient le rapport des sensations du corps avec les mots. Le frémissement annonce une ouverture à la vie dans la rencontre avec un témoin de la joie qui fait vivre et qui parle.

Le faux témoin clôture la vie dans la non - rencontre ou pire dans le mensonge puisqu'il parle faux sans s'ouvrir à une rencontre, sans parole adressée à quelqu'un. C'est, en vérité, risquer la mort ou pire, la décomposition du sujet. Finalement la grille plaisir - déplaisir est le lieu où s'articulent les sensations (organiques) et les perceptions du sujet : la joie et/ou la tristesse ou la peur de les éprouver selon qu'elles sont codées des signifiants de la vie ou de la mort.

Le principe du plaisir -déplaisir implique le langage, la parole et le nom :

- il témoigne que le "corps" humain baigne toujours déjà dans le lieu d'une rencontre vivante ou mortifère !!
- il révèle que la parole et le désir font corps en celui qui parle comme en celui qui écoute...
- il témoigne dans la rencontre, de la sensation et du sens, de l'une et de l'autre. Il vit une Parole qui ne peut s'adresser à l'autre que de témoigner de la vie en lui.

Dès lors que la joie n'autorise plus la bouche à s'ouvrir, parler n'est plus possible voire même plus "voulu" dans la peur sans mots d'une coupure, d'une naissance, d'une séparation fatale. Dans la crainte que les mots réalisent la peur de mourir ou de tuer ou la peur qui fait mourir les autres : la bouche elle-même se trouve suturée, inouvrable.

Cette assurance de la vie dans le témoignage de la joie par les mots ... autorise les mots et les manifestations de la rouspétance, du mécontentement et de la colère. Pour se mettre en colère, il faut "croire" que les mots de l'agression ne la réalisent pas, sinon, se mettre en colère c'est donner une existence à la mort, la faire exister à la place de la vie, là où elle fait plus lien dans la nuit de la peur.

Le silence d'amour (rien à voir avec le sentiment et la sympathie) dénoue ou dissout ce lien en permettant la régression. Cette régression du bébé peut aller jusqu'à la tenaille qui n'a pas autorisé la mise en place du principe de plaisir – déplaisir. Elle a voué l'homme au pire du retrait passif de la parole et la vie. Il n'y a plus dès lors de « lieu » où s'entrecroisent la joie et la peur, le plaisir et le déplaisir, l'abandon de l'autre et le rejet de soi. Cette distinction ne s'offre plus à être discernée selon la référence au jeu personnel du plaisir - déplaisir qui code les sensations même s'il peut y avoir des erreurs ou des avatars dans ce codage.

Il ne peut y avoir accès au plaisir - déplaisir car les mots n'ont pas été porteurs d'une loi qui autorise le discernement, la distinction entre l'agréable et le désagréable, le vrai et le faux, la vie et la mort.

Le seul refuge (pour ne pas mourir dans l'arbitraire qui tue la joie) pour ne pas se tromper ou être trompé, c'est de ne pas entrer dans ce système là, de ne rien dire qui qualifie les sensations du corps : c'est au moins être assuré que la décomposition dont témoigne le langage dissolu n'entrera pas dans le corps.

Pour que tout cela "fonctionne" il faut bien qu'il y ait un "au-delà du principe de plaisir", celui du désir et de la foi. Ce plus originaire que le langage et que les mots code en plus originaire cet au-delà. C'est la joie ou la tristesse de l'être de parole qui d'être originaire serait codé secondairement par la grille plaisir - déplaisir avec les avatars et les inversions possibles.

À partir du moment où le plaisir et le déplaisir sont un code originaire, le décodage ne livre plus ce qu'il code : "la parole" qui fait corps dans le symbole.

Là où il y a absence de lien symbolique au désir de l'Autre, le code lui-même ne peut se mettre en place : il n'a ni *désir*, ni *nom*. La vie est détruite de n'être pas codée pour quelqu'un dans un corps. Dans le déroulé d'une parole qui suppose le temps, c'est tout, tout de suite ou rien, toujours sans que les médiations du corps et du langage puissent ouvrir sur le désir de l'Autre qui d'être Autre n'est ni tout, ni rien pour le sujet : le tout de la vie en le signifiant comme un vivant parmi d'autres, le rien de la mort en le signifiant comme un mortel parmi d'autres.

Ainsi s'ouvre le champ d'une histoire.